

# LES OMBRES BLANCHES DU GARDIEN DU TEMPLE



*Gardien du temple* est une installation performance de Véronique Caye<sup>1</sup> présentée en septembre 2015 au Festival Curiositas organisé par la Diagonale Paris Saclay qui soutient des créations *Arts et Sciences* en permettant à des scientifiques et des artistes de se retrouver autour de projets communs, ambitieux et novateurs.

*Gardien du temple* prolonge les réflexions que Véronique Caye mène sur le sens profond que recèle l'image. A la manière d'une illusionniste, dans le grand salon du château de Gif-sur-Yvette plongé dans la pénombre, c'est tout un monde poétique qui a été imaginé et construit, un univers hypnotique dans lequel le spectateur est invité à s'immerger pour y «chercher le sens caché derrière les apparences ». De cette installation ressortent des éléments caractéristiques de son cheminement artistique et spirituel autour des phénomènes d'apparition, de révélation, de seuil de perception, de disparition, d'illusion, etc. ; autant d'éléments qui trouvent dans *Gardien du temple* une nouvelle forme d'achèvement dans une infinité de jeux d'ombres et d'inversion, de

miroir, de couleurs et de lumière...

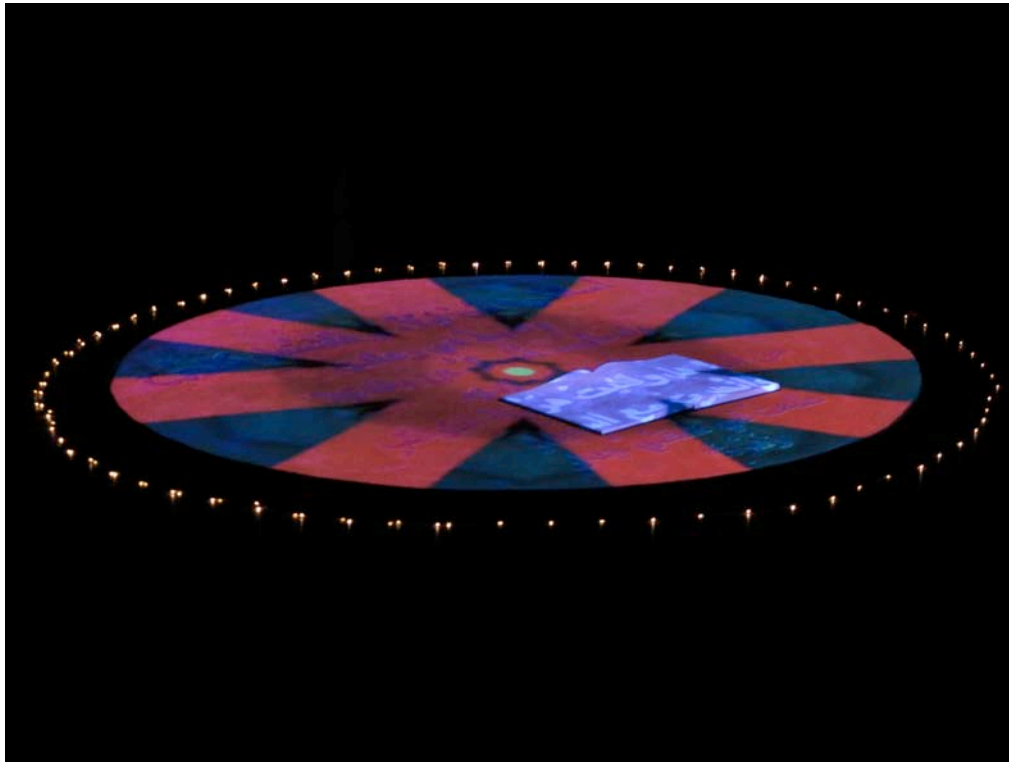
L'installation s'articule autour de deux éléments, le poème *Mon corps est mon pays* du grand poète et penseur syrien Adonis, ainsi que quelques prises de vue clandestines et retravaillées du plafond du Mausolée de Sidi Abderrahmane à Alger. « Saint patron de la ville d'Alger, ce Mausolée du mystique soufi du XVe siècle Sidi Abderrahmane est un lieu très populaire, dont la fréquentation est en majorité composée de femmes qui viennent s'y recueillir pour y panser leur blessure, chercher une certaine paix, se dépasser, voir *au-delà* et découvrir le sens caché des événements de leur vie », raconte Véronique Caye. Les magnifiques lustres suspendus au plafond sont donnés en offrande après avoir vu s'accomplir les vœux formulés en ce lieu.

Les images de ce plafond se retrouvent naturellement au centre de l'installation, projetée au sol sous une forme kaléidoscopique, sur un tapis de forme circulaire qui devient alors un grand mandala animé de mille facettes colorées qui, tout à la fois, semble braver et se heurter à la question même de la représentation de l'image sacrée.

Sur ce même tapis, se superposent aux images kaléidoscopiques projetées, un fragment du poème d'Adonis. Le poème n'occupe pas seulement l'espace du tapis, il irrigue et inspire en réalité toute l'installation, se révélant peu à peu au visiteur dans une scénographie très étudiée.

---

<sup>1</sup> Mise en scène/vidéo **Véronique Caye**  
Coordination scientifique **Michèle Gouiffès**  
(UPS et LIMSI/ CNRS), dans le cadre du doctorat en informatique de Panagiotis-Alexandros Bokaris (Université Paris-Sud et LIMSI-CNRS) sous la direction scientifique conjointe de **Michèle Gouiffès** et **Christian Jacquemin** (Université Paris-Sud et LIMSI-CNRS) et **Jean-Marc Chomaz** (physique/ LadhyX Ecole Polytechnique) Musique **Frédéric Minière** Percussion **Nathan Minière** Plasticienne **Pascale Stih** Danse/jeu/cirque **Ashtar Muallem** Développements logiciels : **Kévin Heems, Xi Wang** (Polytech'Paris Sud)  
Extraits de "*Mon corps est mon pays*" in "*Mémoire du Vent*" d'Adonis  
Traduction André Velter © Editions Gallimard



En effet, tant sur le plan technique, plastique, qu'artistique, tous les éléments en présence questionnent le sens et la perception sensorielle dans un jeu subtil de miroir et d'inversion en tout sens. En effet, sur le sol est projeté le plafond du Mausolée. Sur le plan latéral, le vis-à-vis des miroirs dans le salon reflète et multiplie des lustres de vœux exhaussés à l'infini. Sur le sol, tout autour du tapis, comme dans un miroir invisible, des petites lucioles blanches viennent à la fois délimiter le pourtour du tapis et de l'image, mais semblent également refléter le lustre au dessus du tapis. Le Mausolée est ainsi symboliquement reconstitué.

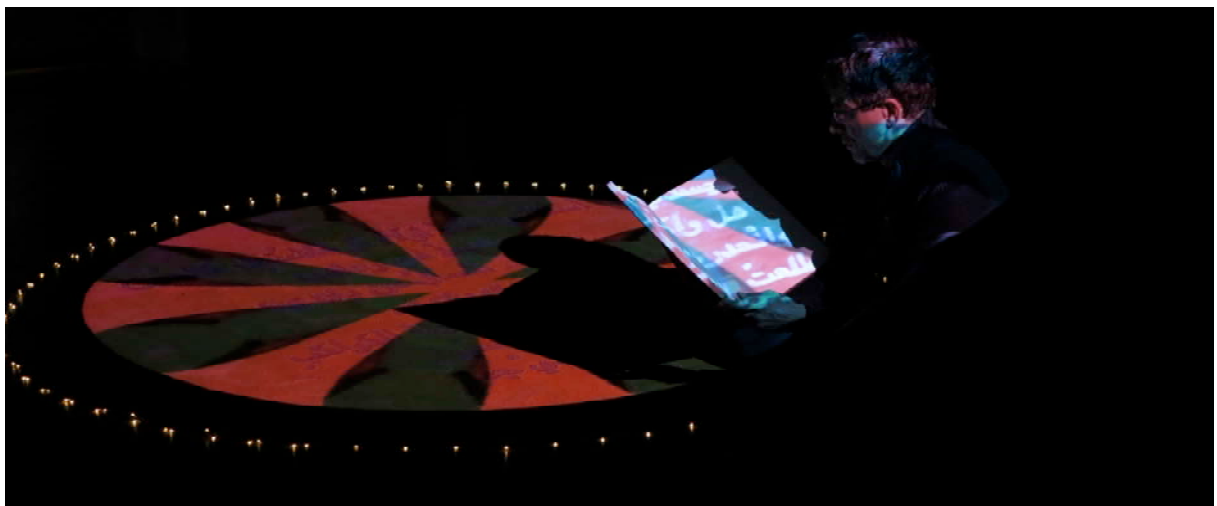
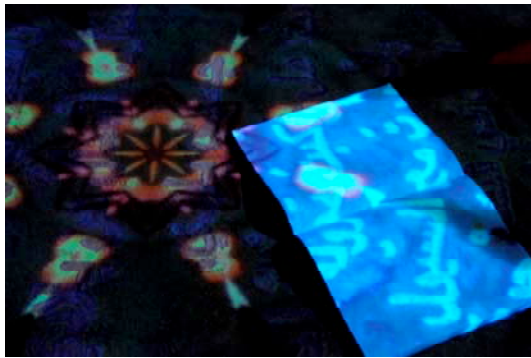
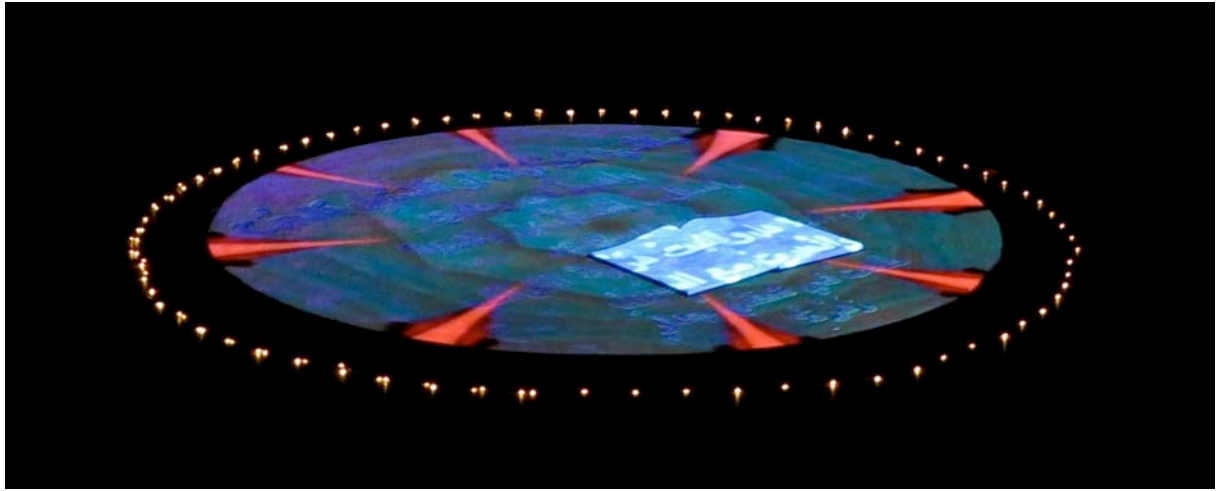
L'idée de sens caché et de mystère se trouve également relayée par un objet tout aussi troublant que symbolique, un livre de pages blanches grand ouvert déposé au sol, sur le tapis. Sur

ces pages apparaissent par transparence le fragment du texte d'Adonis.

Serait-ce alors un livre enchanté ? Quelque chose d'improbable s'opère en constatant que quelque soit la position du livre le texte change sur les pages.

Ce phénomène est dû à l'étonnant système de compensation des couleurs développé en vidéo projection pour ce projet par l'équipe du CNRS qui a étroitement collaboré avec l'artiste.

Il en résulte une étonnante sensation de dédoublement de l'image, dans le kaléidoscope apparent se glissent les apparitions du poème. Un effet de perception ou d'illusion qui provoque une sensation d'ordre synesthésique tout autant que poétique.





En entrant dans l'obscurité de l'installation, le visiteur est baigné dans l'univers musical méditatif composé par Frédéric Minière. Le spectateur est invité à déambuler dans l'espace comme il serait amené à le faire dans le Mausolée pour faire apparaître le « sens ». Il est donc incité lui aussi à y rechercher le sens de ses interactions avec le dispositif à travers ses déplacements, à tenter d'y trouver un équilibre subtil du sens et des sens.

A certains emplacements, sous ses pas, se déclenchent des bribes du poème dit en arabe puis en français. En même temps, le poème se révèle à lui d'une autre manière par l'entremise d'images projetées sur les murs du salon qui, en fonction de ses déplacements font tantôt apparaître, tantôt disparaître le texte en français. Le visiteur se rend alors compte que ces images résultent *en réalité* de son ombre projetée « en négatif », son ombre devenue blanche qui à la fois révèle et masque le poème sur son passage.

Le spectateur ne croise sur son chemin que des bribes de sens d'un tout qui ne lui est pas donné à saisir d'emblée dans son ensemble. C'est un cheminement spirituel où le sens doit être recherché. Cette errance peut le conduire à se placer précisément au sommet du tapis, déclenchant la lecture du poème en son entier.

Selon Véronique Caye, « le psaume [d'Adonis] entre en résonance avec les subversions secrètes, les aspirations brimées, les passions refoulées. Adonis qui sait l'urgence du désespoir parie sur l'horizon des horizons, sur celui qui se révèle « au-delà ». Loin des fanatismes, des frontières, il s'affranchit de tout système et de toutes conventions, il s'invente un nouveau pays.

Ce n'est plus Dieu ou un quelconque dogme mais l'homme qui se retrouve au centre de la création. Il crée une identité poétique, humaine et politique. Un nouveau souffle » nous confie-t-elle.

Est-il encore possible, à ce stade, de trouver un nouveau souffle ?



Bien qu'ayant d'ores et déjà trouvé son équilibre expressif, l'installation parvient à se doter d'une dimension supplémentaire et d'un sens nouveau dans la version performance réalisée avec le concours de la danseuse circassienne d'origine palestinienne Ashtar Muallem.

Sur le rythme lent de la musique, entièrement recouverte d'un voile noir de vingt mètres, tel un fantôme, elle pénètre et déambule dans l'installation écrasée par le poids du tissu. Une danse s'esquisse, étirant le voile depuis le dessous, cherchant progressivement à s'en extirper, déclenchant opportunément par les gestes et les mouvements de son corps tout le dispositif audiovisuel qui vient alors rythmer sa lente progression.

A son tour, la trace de son ombre blanche dévoile des morceaux du texte sur les murs. *Mon corps est mon pays* dit le poème.

Si son corps entièrement voilé et son visage caché renvoient aujourd'hui aux conditions de la femme dans certains pays musulmans, ils font également écho au double interdit de l'irreprésentable : la figure de Dieu chez les musulmans et les judéo-chrétiens ainsi que la récente loi française de masquer son visage dans l'espace public. Ce voile noir renvoie également aux images non fabriquées par la main de l'homme comme le voile de la Vera Icona qui porte l'empreinte du Christ chrétien, mythe fondateur sur l'origine et la justification des images sacrées.



Sur le seuil du tapis, l'apparition du sens caché devient invitation à se débarrasser de l'armure, à tomber le masque, dévoiler le visage, retrouver son souffle.

Le corps se dévoile alors –dans tous les sens du terme– du drapé noir qui la recouvre à une tenue blanche légère révélant son corps, libérant sa sensualité proscrite, autre phénomène de disparition/apparition, victoire de la lumière sur l'obscurité et l'obscurantisme.

Le corps ainsi dénudé, détaché de toute contrainte pénètre et s'allonge sur le tapis « kaléidoscope », invente sa poétique, sa politique et dévoile sa souplesse. Amplifiant le jeu des inversions et des oppositions, la danse s'y déploie à présent en d'impossibles contorsions se muant paradoxalement en une grâce majestueuse. Le mouvement circulaire du corps d'Asthar Muallem autour de l'axe central devient le bras d'une platine vinyle, ses doigts se font tête de lecture sur le tapis devenu disque imaginaire. D'un côté le poème d'Adonis continue de résonner dans l'espace, de l'autre, par le biais de la

projection vidéo, il s'y incarne véritablement à même la chair de la danseuse qui se roule, se déroule se dévide sur le sol, à la manière d'un ancien rouleau de papyrus égyptien. Comme pour le livre déposé sur le tapis, son corps prend une nouvelle teinte pour finalement se confondre et faire corps avec la fibre du texte à même le grain de sa peau.

De même que l'œuvre d'Adonis replace l'être et son lecteur au centre du monde, Véronique Caye parvient, elle aussi, à placer le spectateur au cœur même de son dispositif artistique, comme pour mieux le renvoyer vers le sens profond de sa propre existence. Le sens de ce qui était caché, effacé des mémoires, peut alors lui être révélé. Non sans jubilation, il peut désormais voir et entendre. L'obscurité se fait lumière, les ombres se font blanches, dans une aube nouvelle un horizon plus vaste se fait jour.

Philippe Langlois 2016

Photos @ Véronique Caye / Angélique Gilson



## MON CORPS EST MON PAYS

2

Tu m'as posé une question ?  
Meurs d'abord ou flambe telle une blessure,  
descends dans mes cendres et demande...  
Tu me demandes quel est mon pays ?  
Mon corps est mon pays.  
Qui es tu ? As-tu convoyé le galop des étoiles,  
as-tu dévalé le cours des torrents,  
es-tu une fleur éclose aux lèvres du mur ?  
As-tu revêtu les ailes d'un papillon,  
es-tu allé te cacher au-dedans d'un rocher,  
as-tu ouvert ta paume,  
fait un lit du soleil,  
es-tu devenu le murmure d'une forêt,  
as-tu entendu le tocsin des montagnes  
sonner au cou d'un nuage ?  
Qui es-tu ? Ah ! Ha ! ... Une fois on était,  
une fois on s'en est allé :  
tu es l'esclave de la route, une guenille sur la route,  
tu es cimetière, tu es habitude...  
moi je suis découverte, conquête,  
il y a sous mes cils un espace de chevaux fantômes -  
les fantômes, les lieux, sont des caravanes de pain,  
les plantes, les fleurs, les rivières, les plaines  
sont des chevaux fantômes  
et les hennissements : des blessures,  
et les montagnes sont pleines de tentations murmurées.

(...)

...« Accompagne-le, étoile des questions,  
enseigne-lui l'ouragan et la chute vers le haut... »  
Je ne possède que mon visage et mon sang  
et n'ai de nostalgie qu'au brasero des rêves...  
« Es-tu rentré dans ton trou ? Qui es-tu ?  
Ah ! Ha !... une fois ... meurs d'abord. »  
Je suis né sous le manteau du prophète,  
mon visage est le feu d'une épouse qui rêve :  
« Comment tombent les épées, comment le soldat  
revient-il ? ... »  
Mon visage est comme un astre  
qui étreint la vie, la mort, les choses inanimées.  
Je rêve au nom de l'herbe,  
quand le pain devient enfer,  
quand les feuilles sèches en leur ancien livre  
deviennent cité de terreur,  
je rêve au nom de la glaise  
pour abolir les ruines, recouvrir le temps,  
pour appeler le secours du souffle premier  
récupérer ma flûte la première  
et changer de parole.

(...)

Je me suis lavé les mains de ma vie  
fragile comme un papillon,  
j'ai réconcilié l'éternité et l'éphémère  
pour désertier les jours, pour accueillir les jours,  
les pétrir comme du pain, les purifier des rouilles  
de l'histoire et de la parole,  
pour me glisser dans leurs châles  
comme une chaleur ou un symbole,  
car il est dans mon sang une éternité de captive,  
une éternité d'expiation colportée par ma mort  
et autour de ma face une civilisation en agonie.

Me voilà pareil au fleuve  
et je ne sais comment en tenir les rivages  
moi qui ne sais rien excepté la source  
l'errance où vient le soleil comme une jument rouge  
voyante du bonheur du malheur, devin ou lion  
un aigle qui dort comme un collier  
au front de l'éternité.

